Du Jacobin au Sans-Culotte : deux images « contre-révolutionnaires » de Thomas Mann

Vom Jacobin zum Sans-Culotte: zwei « konterrevolutionäre ». Bilder bei Thomas Mann

André Gisselbrecht

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2532>

DOI : 10.4000/germanica.2532

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989

Pagination : 135-146

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

André Gisselbrecht, « Du Jacobin au Sans-Culotte : deux images « contre-révolutionnaires » de Thomas Mann », *Germanica* [En ligne], 6 | 1989, mis en ligne le 04 décembre 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2532>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Du Jacobin au Sans-Culotte : deux images « contre- révolutionnaires » de Thomas Mann

Vom Jacobin zum Sans-Culotte: zwei « konterrevolutionäre ». Bilder bei Thomas Mann

André Gisselbrecht

- 1 Celui qui passe pour le plus grand écrivain du XX^e siècle, Thomas Mann, a-t-il réfléchi sur la Révolution française et ses répercussions ? Pour un patricien des lettres comme lui, elle constitue dès l'abord un tabou du seul fait de la Terreur. D'où le vague extrême de ses catégories, plutôt des images « révolutionnaires », telles que « Jacobin » ou « Sans-Culotte ». Seul son imaginaire, celui du « soldat de la plume » de 1914 menant la « guerre d'idées » contre le républicanisme, celui du bourgeois apeuré lors de la Révolution des conseils de Munich, qui craint qu'on pille sa villa, voire qu'on promène sa tête au bout d'une pique, celui de l'antinazi face à la plèbe déchaînée par les hitlériens, a pu fonctionner sur l'objet « Révolution française ». Ce qui n'empêche qu'il ait pu à l'occasion argumenter – ce n'est pas notre propos – sur un thème qui, disons-le d'emblée, n'a jamais figuré chez lui au premier plan, si l'on excepte (et encore) les « Considérations d'un apolitique », mais dont l'approche même indirecte jette une lumière révélatrice sur son évolution politique, dans sa réalité et ses limites.
- 2 Les « idées de 89 », ou plutôt leur avatar, abâtardi dans la France de la III^e République, exalté chez son adversaire, l'écrivain politisé qui s'en réclame, au premier chef son propre frère Heinrich, ce qui donne aux « Considérations d'un apolitique » un tour personnel et passionnel qui les distingue radicalement d'autres « écrits de guerre » allemands contemporains, il s'y confronte selon une conception purement, naïvement répétitive de l'Histoire. Le danger présent, celui de franciser la « Kultur » allemande, de la dénaturer par un article d'importation vient de ce qu'il appelle le « néo-Jacobin », principal qualificatif dont il affuble le « Zivilisationsliterat ». La Révolution française

est « son domaine », il y vit en esprit ; le XVIII^e siècle est son siècle, siècle des utopies, mais aussi siècle « féminin » (Nietzsche dixit), dit le polémiste qui a plus tard qualifié-même les « Considérations » d'œuvre homosexuelle (Mais comment lui, au surplus assez anti-bismarckien, aurait-il pu opposer Germania à Marianne ?). Dans ce théâtre d'ombres, l'adversaire du moment est toujours néo-quelque chose. « Nous l'avons à nouveau, le Jacobin, le néo-rousseauiste ». C'est un être, un objet de détestation transhistorique, qu'il s'agisse de « Jean-Jacques » (celui du « Contrat social », non celui de l'« Émile ») ou de son fils spirituel Robespierre. Le péché majeur du « littérateur de la civilisation », c'est d'avoir voulu transposer les événements et les valeurs de la Révolution française dans l'Allemagne wilhelmienne.

- 3 Il partage, certes, l'anti-robespierrisme passionnel dominant dans le milieu ambiant de la bourgeoisie de culture. Mais le seul *texte* cité de la Révolution, ou plutôt révolutionnaire tout court, est de... Mazzini. C'est que son obsession, comme elle fut l'obsession d'une de ses sources françaises, Taine, c'est « le » Jacobin. Le Jacobin comme type humain, comme image-concept agglutinante, qui comporte des traits psychologiques, gestuels et pathologiques. D'abord, c'est le meneur de foules ignorantes et envieuses, de forces irrationnelles d'« en bas » ; ce qu'il incrimine, c'est « le Tiers État et son chef (au sens d'« Anführer »), le littérateur. On aperçoit déjà qu'entre les méfaits du « Jacobin », pourvoyeur de la guillotine, et ceux des intellectuels « incompetents » et assoiffés de pouvoir (la trahison des clercs qui se reproduira avec le fascisme), il y a lien étroit et constant entrecroisement. Mais attention : *dans la mesure* où son frère est visé, le Jacobin ne sera pas seulement, comme plus tard le « sans-culotte » comme réminiscence par rapport aux foules nazies, « tourbe », « canaille » ou « écume » de la société, comme dit Zeitblom dans le « Doktor Faustus ». C'est tout le paradoxe de l'attitude de Thomas Mann face à la Révolution française : il lui reproche à la fois d'avoir projeté les masses sur la scène politique et d'avoir mis en pratique la théorie « occidentale » du Droit naturel. Le « Jacobin » sera donc aussi l'intellectuel « mélioriste », qui voudrait impérativement inculquer à tous sa croyance au progrès, à l'amélioration du genre humain. Impérativement, car il est en cela « l'homme gothique », curieuse expression qui englobe le dogmatisme et l'intolérance, la sûreté et le contentement de soi, l'homme abstrait qui « fait dans l'universel », le règne des « idées générales » et des systèmes de pensée clos, l'élimination du doute critique, et de l'éminente dignité de la souffrance, en bref le fanatisme, ce qu'il appelle du nom, paradoxal pour les « Lumières », par lequel il désignera dans les années vingt ses nouveaux adversaires, les irrationalistes néo-romantiques : « l'obscurantisme ». Mais ce fourre-tout renferme bien d'autres turpitudes : à la fois la populace et la bourgeoisie (le « der Bourgeois ») hypocrite qui dissimule sous les droits de l'homme, les « grands principes », sa volonté de profit capitaliste et son expansionnisme au nom de l'« idée missionnaire révolutionnaire » ; c'est la latinité (« Rome ») et toute la « Zivilisation » du confort matériel de l'Occident ; il est là « partout où la littérature est politique et la politique littéraire », etc.
- 4 Sa gestuelle est empruntée à plusieurs référents, mais les deux principaux sont : d'une part l'opéra, car cet esthète de la politique aime l'Italie à l'égal de la France, d'où sa pose « une main sur le cœur, l'autre levée en l'air » ; de l'autre le prétoire, avec les jeux de manche de l'avocat, où il fait montre de sa « permanente attitude généreuse ». Mais la pathologie l'emporte nettement. Déjà, Thomas Mann se livre au passage sur Robespierre à de douteuses considérations, alors monnaie courante, sur son impuissance sexuelle surcompensée par le goût de la dictature et une croyance sans

limite en ses idées. La Révolution française, vue à travers les « Considérations », supprime en effet l'Histoire : rien que des idées qui se combattent en enjambant des cadavres. Tout ce qui s'oppose à un homme (mettons Robespierre) ou à des idées (mettons celles du « Contrat social ») est piétiné. Comme le dit Habermas dans une recension de « Marat-Sade » de Peter Weiss, où il présente la Révolution française comme un « passé non surmonté » de l'Allemagne, les Allemands ont réussi ce tour de force de faire de Robespierre une espèce d'Hitler. Thomas Mann en est un exemple assez ordinaire, et cette haine subsistera sous le III^e Reich, tempérée par cette concession, datant de 1934, dont on appréciera la portée : par rapport aux assassins de la Nuit des Longs Couteaux, Robespierre, écrit-il, « est un homme honorable ».

- 5 L'abstraction « Jacobin » lui importe cependant infiniment plus que les hommes qui ont historiquement incarné la Révolution française, il l'obsède littéralement, comme il obsède le Taine des « Origines de la France contemporaine ». De Taine il isole, source sans doute comme la plupart de seconde main, le fameux chapitre sur la « Psychologie du Jacobin », car c'est moins en termes de politique qu'en termes de psychologie, ou plutôt de psycho-pathologie, voire, chez Taine, de tératologie, qu'il raisonne. Du brillant exercice de style tainien, qui voulait, en bon médecin, guérir la France des « maux de 89 », il extrait des termes comme « fièvre, délire », « convulsions révolutionnaires », « comportements archaïques », « animal primitif » qui ressort du vernis de la civilisation, les symptômes d'un désordre mental dont le Club des Jacobins n'est que l'« excroissance vénéneuse ». Certes, il doit des éléments de sa vision de la Révolution française à des hommes qui sont davantage de sa « sphère », de sa « patrie intellectuelle », comme Burckhardt et ses « terribles simplificateurs », Carlyle et son image de la Révolution comme *spontaneous combustion*, secondairement un Hegel de troisième main pour sa dialectique de la terreur et de la vertu dans la « Phénoménologie ». Sur ce dernier thème de la vertu, sur lequel il exerce toute sa verve, il préfère, sans se soucier de la valeur démonstrative d'un texte de fiction, recourir à Büchner, qui n'est pas de sa « sphère » et dont il ne reparlera jamais, au prix d'une falsification, en présentant classiquement Danton comme le porte-parole de l'auteur, en faisant un sort qui l'arrange à la réplique de Danton à Robespierre : « Tu es effroyablement honnête ».
- 6 En effet, Thomas Mann pousse la désinvolture, dans sa volonté affichée de « faire flèche de tout bois », jusqu'à s'emparer de tout « témoignage » dès lors qu'il tombe bien, qu'il est « einschlägig » (et il ne trouve jamais, bien sûr, que ce qui est « einschlägig »). En ce sens, il pense particulièrement habile de faire appel à des Français, bien sûr sélectionnés : non seulement à Taine, mais à Sorel, sur les méfaits des intellectuels (alors que lui n'a que faire, bien sûr, du mouvement ouvrier dont la « pureté » préoccupe Sorel...); jamais à Michelet, parce que c'est le préféré d'Heinrich, qui « combat avec lui comme Don Quichotte contre les moulins à vent ». Son « argumentation » contre la Révolution, ses valeurs, son héritage, est menée de façon telle qu'elle ressemble à un vaste collage, à un bricolage de citations hétéroclites. Il éprouve même le besoin de théoriser sa stratégie de la citation orientée et « imposée » au lecteur : pour confirmer ses « intuitions », ou « sentiments », il aurait constamment besoin de « garanties solides d'autorités qualifiées ». Affirmer l'argument d'autorité comme telle lui permet en même temps de se distancer de ce qu'il affirme : les « Considérations » apparaissent ainsi comme « œuvre d'artiste », sans valeur de connaissance proprement dite. Quelle « autorité qualifiée » peut bien être, par exemple, le passage éculé du « Coriolan » de Shakespeare sur la versatilité et la cupidité

du peuple ? Pire encore : quel « intercesseur » pour sa cause peut bien être « Bouvard et Pécuchet », là où Pécuchet se proclame « sans-culotte et robespierriste », étant par ailleurs « bilieux et de tendance autoritaire », preuve sans doute que « le » Jacobin serait par nature aigri et plein de ressentiment ? De plus, le procédé de ce qu'il appelle « Eideshelfer », qu'il peut choisir très éloignés dans le temps, se conjugue parfaitement avec une Histoire répétitive, une Histoire sans Histoire, et avec la littérisation de l'Histoire. Écrivain de type traditionnel à la recherche de légitimation, ici contre la nébuleuse « Révolution française », il ne mobilise pas contre elle des découvertes intellectuelles récentes, des arguments originaux : ce qui importe, affirme-t-il, ce n'est pas la nouveauté d'une pensée, c'est ce qui « *reste vrai* ». C'est ainsi qu'il peut décrire en perspective satirique la République (allemande) de demain, de 1918, à l'aide d'un paragraphe de Taine sur la situation de la France en 1790...

- 7 Pour bien comprendre la double nature de « son » Jacobin, abstraction qui constitue pour lui l'essence de la Révolution française, l'irruption des masses sur la scène politique et la reconstruction de la société « sur la tête » – formule de Hegel qu'il croit moqueuse, alors qu'elle est admirative – il faut replacer sa démarche littéraire dans le contexte d'un mode d'appréhension du phénomène révolutionnaire français qui est dans le droit fil du Romantisme politique, de l'École historique du Droit, de Ranke et de tout l'« Historismus ». Sauf exceptions, la Gelehrtenrepublik allemande est persuadée que la Révolution française est le résultat de l'Aufklärung ; en quelque sorte, la réalisation d'un programme philosophique. Pour Burke, Tocqueville (qu'ici Thomas Mann ne nomme pas), pour Taine (alors que l'idée remonte à Rivarol), la Révolution est l'œuvre des philosophes, entendez de « l'orgueil des littérateurs professionnels ». Dans les « Considérations », l'histoire des idées ne fait ainsi qu'un avec l'Histoire tout court. Dès qu'il y est question de Voltaire (en bien), de Beccaria (en mal), de Rousseau (sa bête noire), il est *ipso facto* question de la Révolution de 89-94 (Car il n'est pas pour lui, au niveau de 1914, de distinction : implicitement, la Révolution est « un bloc », mais en sens inverse de Clemenceau). L'Aufklärung ou l'« esprit du XVIII^e » sont eux-mêmes réduits, après expulsion de l'élément critique, à des traits péjoratifs : « abstrait-mécanique », « loin de la vie » ; de là suit une chaîne d'assimilations Lumières (dans ce sens) – Abstraction – « Esprit ». L'ennemi, c'est le concept (Begriff), un « explosif », une « arme terrible entre les mains du tiers État », par l'intermédiaire du guide qui la manipule, le fameux « littérateur ». Là réside la nocivité particulière « du » Jacobin, du « Revolutions franzose », qu'il oppose avec Taine au puritain anglais, lequel misait sur le « côté moral », la « conscience intime » (Gewissen), « les devoirs à côté des droits ». Le Jacobinisme, la Révolution française en général inaugurent dans l'Histoire la politique, ils ont tout politisé. Il ironise également, comme plus tard (mais avec d'autres arguments) à l'endroit des Nazis, sur la prétention à « faire l'Histoire », ou pour le moins de l'histoire. En bon conservateur dans sa période de jeunesse nationaliste, Mann a des formulations organicistes qui ne trompent pas. Par exemple, dans « Goethe et Tolstoï » : « L'Allemagne a un certain faible pour le Vivant, ce qui est déterminé par l'Histoire, pour l'organique... ». À l'inverse de ceux qui veulent « faire » l'Histoire, comme les révolutionnaires français, il pense qu'il faut laisser mûrir, « croître » l'Histoire, et que le « faire » des hommes n'est qu'un élément perturbateur. Il n'aura pas de mal à trouver dans la préparation intellectuelle du fascisme allemand, chez les « Edelnazis » qui apportent au « Mouvement » culturellement fruste un « renfort » (Sukkurs) intellectuel inespéré, un *parallèle* à l'intellectuel « Jacobin » dévoyé, et il appellera les Klages, Bäumler, etc. d'un terme infiniment plus juste que ceux dont il a

gratifié en 14-18 les expressionnistes, activistes, pacifistes, etc. : il les nommera « professeurs d'irrationnel », « Dozenten des Irrationalen ».

- 8 Face au déferlement de cette vague irrationaliste, face au nazisme au pouvoir, Thomas Mann a mis une sourdine à sa polémique anti-Révolution française. Mais on ne devrait pas s'étonner de le voir retourner contre le « Grand retour en arrière » du nazisme des fantasmes qui lui avaient permis d'exorciser (mal) la menace des idées républicaines françaises lors de la « guerre d'idées » de 1914. Voici sa seconde image contre-révolutionnaire : celle du « sans-culotte », pour désigner le style politique de masse hitlérien. Qu'est-ce qui peut bien relier l'image multiforme, polyvalente du « Jacobin » des « Considérations » et le travestissement du militant de base nazi en révolutionnaire français, celui de la « mauvaise » période (1792-1794) ? Qu'est-ce qui néanmoins les distingue, vu la différence de conjoncture ? Le « sans-culotte » des années trente-quarante a-t-il évincé le « Jacobin », étant entendu qu'il a aussi peu (et même moins) de réalité historique que lui ? L'évolution politique consécutive à l'irruption de l'irrationalisme pré-fasciste, puis à la venue au pouvoir du nazisme, le mèneront-ils à prendre dans la Révolution et dans son incarnation, le Jacobin, des éléments de résistance à ce qui est devenu pour lui le Mal absolu, alors qu'il avait prévu en 1917, sans joie mais avec lucidité, la victoire du principe démocratique ?
- 9 D'abord, l'exilé Thomas Mann fréquente des milieux, ceux de Zurich, autour de Rauschnig et de son propre fils Golo, devenu historien, où l'on interprète le National-Socialisme comme un « triomphe tardif de 1789 », ou comme le « Jacobinisme allemand » (c'est le cas de Golo Mann) que précisément l'Allemagne n'a jamais connu, mais sous forme « inférieure », « dégradée », due à l'inaptitude fondamentale des Allemands à la politique. Thomas, lui, dira que le Nazisme, pour lequel il oscille entre le qualificatif de « révolution » et celui de « contre-révolution » (avec propension à opter pour le premier), est la révolution allemande réelle, c'est-à-dire la seule dont ait été capable ce peuple, devenu paradoxalement, par haine de la révolution bourgeoise à la française, « le porteur sans-culotte de la révolution la plus démesurée que le monde ait connu ». Ou encore : « L'esprit allemand est maintenant enrôlé au service du plus grand mouvement sans-culotte que le monde ait jamais vu... ». De fait, il voit dans la « révolution » nazie une contrefaçon, un phénomène « pseudo », mais une singerie qui est plus celle de la Révolution française que de la Révolution russe, bien qu'il parle aussi à son sujet de « bolchévisme inférieur ». La « démocratie », au sens de la Révolution française, enfin réalisée, c'est pour lui... le nazisme ; ce qui le rendra à jamais sceptique à l'égard d'une démocratie allemande ; la « démocratie », c'est ce que Révolution française et nazisme ont en commun. Derrière cette étonnante assimilation, il y a chez lui ce qui demeurera une constante : l'horreur des masses agissant de façon autonome, comme acteurs de la politique ; du moins le croit-il, tant il est polarisé sur l'aspect visible, donc plébéen, du nazisme, c'est-à-dire par ses troupes et leur théâtralité. Il retient en effet du mouvement nazi essentiellement deux aspects : les masses en mouvement et la « révolution » comme destructivité, anti-tradition. Or l'avènement des masses comme « phénomène séculaire » date pour lui de l'époque de Goethe, qui est celle de la Révolution, et la Révolution a été la répétition générale des mouvements de masse modernes, alors que les Lumières demeuraient quelque chose de désincarné. Le « sans-culottisme », c'est pour lui la pression des masses politisées ; or pour lui le peuple « massifié » n'a pas droit à l'action autonome, il ne peut être politisé que par la bourgeoisie éclairée (la « dictature éclairée ») ou la Social-démocratie. C'est pourquoi, même après l'expérience achevée du nazisme, en 1952, il jugera la critique du

jacobinisme par Taine « très pertinente » par rapport aux enthousiasmes populistes béats et grandiloquents de Victor Hugo et Michelet.

- 10 Pour que l'étiquette de « sans-culottisme » lui signifie quelque chose concernant le nazisme, il faut d'abord que son idée de révolution soit restée depuis 1914 foncièrement *destructrice*, comme dans la « Révolte des masses » du très apprécié Ortega y Gasset. Vers 1950, il expliquera que le mot de « sans-culottisme » – on le trouve déjà chez Lagarde comme expression d'un mépris d'emblée disqualifiant – était employé contre les socialistes comme synonyme de chambardement (« Umsturz »), de mouvement populaire organisé, mais capable seulement d'effets non constructifs, et d'iconoclastie : « C'était alors (1880) le condensé (Inbegriff) de toute destruction et dissolution sans-culotte, de bouleversement chaotique ». Ce qu'il présente là en 1952 avec distance critique, il y adhérerait précédemment : l'« Umsturz », ce ne pouvait être, selon le mot de Nietzsche, que l'« ochlocratie », le « règne de la canaille », incapable de respect pour les valeurs humanistes comme d'héroïsme (« Il n'y a pas d'héroïsme des petites gens »). Le sans-culottisme partage avec la révolution véritable la « radicalité » (« radikalistisch »), en y ajoutant l'extase (« radikalistische Ekstase »). L'analogie se trouve facilitée du fait qu'il s'appesantit sur le fascisme « intellectuel et moral », qu'il en garde une vue essentiellement culturelle, et qu'il existe pour lui un fossé infranchissable entre « démocratie politique » (acceptable) et terreur. Le nazisme lui apparaît « totalement non bourgeois », en rupture totale avec tout ce qui a existé avant lui. Le type de « petit bourgeois qui se mêle de penser » (Voltaire) lui semble, devenu enragé et exerçant la terreur, un « type d'homme de masse », type humain plus que sociologique, qu'on n'a « jamais vu jusque là », en tout cas « jamais vu dans la rue », effet d'une sorte de mutation biologique produisant un type « radicalement (!) bien pire que le type prolétarien ».
- 11 Ceci prouve que le rapprochement entre l'image « Jacobin » de 1914 et l'image « Sans-Culotte » des années noires ne peut être poussé trop loin. Thomas Mann a gardé cette idée dominante dans le conservatisme allemand que la pensée issue de la Révolution française est atypique, « plate », naïve, loin des réalités humaines ; qu'elle est incapable de constituer une alternative à la néo-barbarie nazie ; et il ne l'intégrera jamais, même au plus fort des déchaînements goebbelsiens contre elle, ni à l'humanisme classique allemand, ni à un nouvel humanisme susceptible de constituer une telle alternative. Le « commis-voyageur de la démocratie » qu'il deviendra ne « sera » donc jamais son personnage de Settembrini, le « jacobin » de « La Montagne Magique ». Mais les deux images ne se superposent pas, même si le « sans-culotte » n'a pas évincé le « jacobin ». Il ne trouve pas dans le second l'inculture et la haine de la culture qui caractérisent le premier, le nazi. À la différence du second, le premier n'est pas une abstraction, mais une réalité effrayante. La seule expérience personnelle directe qu'il ait connue de son abstraction de 1914, c'est la Révolution des conseils de Munich, avec ses « littérateurs » harangant des foules de « sujets sans maître » ; mais c'est le type « sans-culotte » de 1933 qui lui a confisqué sa villa et y a installé un de ces haras nommés « Lebensborn ». Alors que « l'homme des masses » est comme tel quasiment absent des « Considérations », après 33 l'antagoniste principal est moins le « bourgeois de classe », le « Bourgeois » par opposition au bourgeois de culture, le « Bürger », opposition qui trame les « Betrachtungen », que le plébéen ; et la véritable antithèse sociale pour Thomas Mann est « aristocratie-plèbe ». Il ne retrouve pas non plus, et pour cause, dans le « sans-culotte » comme précédent « historique » du nazi le pathos et la rhétorique humanitaires, la « vertueuse théorie jacobino-puritaine » ; ce qu'il en retrouve, c'est à

la rigueur la « domination de l'idéologie » (« Herrschaft der Gesinnung ») qu'il décelait chez le « Zivilisationsliterat », mais sous des formes combien plus brutales ! Le Jacobin de 14 était bien sûr du côté du « Bourgeois », du « ploutocrate » avançant avec sa conscience missionnaire sous le drapeau des « grands principes » de 89, mais il n'était pas « totalement hors bourgeoisie ». Dans le sans-culotte façon nazie, il voit l'excentrique, la démesure, « le maladif et le convulsif » (« das Krankhafte und Krampfhaftes »), l'« épileptoïde », bref, une pathologie qui rappelle celle trouvée dans Taine, mais qui pouvait s'appliquer à tous les nazis, certainement pas à tous les révolutionnaires français. Fait important : à l'image du jacobin se superpose désormais celle de l'affreuse « classe moyenne », du « Spiesser » allemand, de leurs tares spécifiques ; à la « barbarie » révolutionnaire française se superpose une barbarie purement germanique : au « Beglückter », celui qui veut faire le bonheur des gens malgré eux, se substitue le « Berserker ». Dans les « Betrachtungen », le premier visé est le « bourgeois » économique vu par un aristocrate de la culture, et l'intellectuel, son complice, et pas tellement le petit peuple qu'on pouvait toujours sauver en l'englobant dans un « Volk » néo-romantique ; encore qu'il s'y mêlât, non contradictoirement, la peur de la foule qui ressurgit face au nazisme.

- 12 De plus, ce que recouvre ce mot-panneau qui fait voir rouge (ou noir) qu'est « sans-culotte » est fortement concurrencé, dans les grands textes sur le style de masse nazi comme l'« Appel aux Allemands » de 1930 ou l'« Avertissement à l'Europe » de 1935, par tout ce qui est hors Civilisation, ou hors Occident. Ce sont les comparaisons exotiques avec les danses balinaises ou les rites de possession, avec tout ce qui fait « lancer ses membres sans réfléchir » (voir « Mario et le Magicien »), tout ce qui donne à voir la volupté dans la servitude. Mais Thomas Mann y accouple aussi, non plus dans l'espace, mais dans le temps, des phénomènes contemporains qui ne peuvent être rapportés à l'époque de la Révolution française : la réclame, le « mégaphone », le « fracas des foires ». Tout ce qui fait aussi du nazisme et de son succès une réponse illusoire à la crise générale : le charlatanisme, le rebouteux, l'Armée du salut, tout ce qui promet le miracle salvateur à des âmes désintégréées par un formidable martèlement contre la raison.
- 13 Ce qui dépasse également le cadre historique et même transhistorique de la Révolution française, c'est l'usage extensible, propice à toutes les extrapolations abusives, qu'il fait du terme de « sans-culottisme » appliqué à des domaines non-politiques ou même étrangers à la psychologie des foules. C'est ainsi qu'il parle couramment, dans les années trente-quarante, de « sans-culottisme moral », entendant par là « l'ensauvagement par suite du mépris de la raison », la contre-éducation du peuple par les « professions de l'irrationnel ». Il parle même de « sans-culottisme littéraire » (de même que d'« expressionnisme fasciste »), voire « verbal », notion floue qui englobe aussi bien Céline que... Döblin. Et l'on sort totalement du domaine de l'idéologie lorsqu'on lit que la musique d'Adrian Leverkühn avait quelque chose de « sans-culotte », synonyme cette fois, *contre* les tenants de la tradition, donc en pleine ambiguïté, de « radical », de « révolutionnaire », d'« inouï ». Enfin, quelque chose empêche, malgré l'usage incident de ce terme de « sans-culottisme », aux antipodes du fameux article de Goethe « Literarischer Sans-Culottismus » (qui se termine cependant par le refus d'une révolution allemande), la définition du nazisme comme Révolution française accomplie, réussie, à un moment où certains (Hans Freyer, Herman Rauschnig) proclamaient qu'il n'y avait plus de révolution possible que de droite : c'est que, pour Thomas Mann, *par rapport* à la « Révolution pseudo » nommée national-

socialiste, la Révolution française avait « des idées » et « jouissait de la sympathie du monde ». Du moins au début, car il s'est rallié depuis 1918, du moins implicitement, à l'idée de la « *Zweiteilung* », de la partition de la Révolution en une « bonne » période (1789-1791) et une « mauvaise » (1792-1794). Si, comme il le répète, le nazisme a emprunté presque tout aux autres, pourquoi pas aussi à une « vraie » révolution comme la française, donc au « type sans-culotte » ? Mais dire que celle-ci a joui de la sympathie du monde (sinon de l'Allemagne...), n'est-ce pas contradictoire avec l'image-repoussoir du sans-culotte ?

- 14 Il reste que pour Thomas Mann cette reprise, pour viser son adversaire principal, inconditionnel jusqu'à sa mort, d'un vocable emprunté à la Révolution française dans son usage contrerévolutionnaire ne peut être innocente. Il y aura toujours pour lui fondamentalement deux camps : celui de l'« extrémisme » (ou « radicalisme »), et le Conservatisme, l'ouvert, le non réactionnaire, conservant ce qui mérite d'être conservé. Or le « radicalisme » est du côté des masses et des intellectuels qui les flattent, *aussi bien* dans la Révolution française, dont il a seulement entendu parler, que dans le Fascisme, qu'il a vécu. L'Allemagne, pour lui, demeurera décidément un pays « non-révolutionnaire », le pays des révolutions avortées et des contrerévolutions réussies, dont l'Histoire depuis Luther peut se résumer dans la « formule » (c'est son mot) de « révolution conservatrice », parce que rien du passé n'y est jamais liquidé, à la différence de la Révolution française, qu'elle continue sous le moderne, le nouveau, une existence souterraine, spectrale, explosive. C'est tout la perspective du « Doktor Faustus ».

RÉSUMÉS

L'article aborde d'un point de vue particulier un thème pratiquement jamais traité : le rapport de Thomas Mann à la Révolution française, qui, à l'exception des *Considérations d'un apolitique*, n'apparaît chez lui qu'indirectement. Au premier chef sont concernées les images et les figures de son univers imaginaire et non l'appréhension intellectuelle des réalités historiques. Il est instructif de voir que cet imaginaire contre-révolutionnaire apparaît comme une constante d'un adversaire à l'autre, du « néo-jacobin » de la guerre de 1914 au « sans-culotte » fasciste du temps de la domination nazie. Mais la question est de savoir si l'image de l'ennemi de 1914 est refoulée par celle du « petit bourgeois frénétique » à la réalité bien plus tangible. Le mal absolu du nazisme a-t-il conduit Thomas Mann à opérer des révisions de sa vision de la Révolution française ? Pourquoi la « Révolution française » n'est-elle plus l'unique référence face à la pratique de masse des nazis, et pourquoi subsiste-t-elle cependant aux fins d'illustrer la pseudo-révolution nazie ? Pourquoi dans le domaine de l'imaginaire, sinon dans celui de l'argumentation rationnelle, était-il impossible de trouver dans l'héritage de la Révolution française une alternative au fascisme allemand ?

L'article ne prétend pas à la « scientificité » universitaire. D'où le peu de citadins et la renonciation aux notes. Ce qui nous importe, c'est de suivre l'évolution d'une figure dans ses limites, dont l'origine essentielle est la répugnance fondamentale de Thomas Mann à l'égard des

« masses » et son interprétation de la Révolution de 1789 comme commencement de l'« ère des masses », comme prototype historique de tout mouvement politique autonome de la « foule ».

Der Aufsatz erörtert, von einem besonderen Blickwinkel aus, ein so gut wie nie behandeltes Thema: das Verhältnis Thomas Mann zur Französischen Revolution, das an sich nur mittelbar, mit der Ausnahme der *Betrachtungen eines Unpolitischen*, bei ihm zum Ausdruck kommt. Vordergründig sind hier die Bilder oder Figuren aus seiner imaginären Welt, nicht gedankliche Erfassung geschichtlicher Wirklichkeiten. Aufschlußreich ist diese «konterrevolutionäre» imaginäre Welt als Konstante von einem Gegner zum anderen, d.h. vom «Neo-Jakobiner» im Krieg von 1914 bis zum faschistischen «SansCulotte» in der Zeit der Nazi-Herrschaft. Es fragt sich aber: wird das Feindbild von 1914 vom viel wirklicheren «tollwütigen Spiesser» verdrängt? Hat das absolute Übel Nazismus Akzentverschiebungen in Thomas Manns Anschauung des französischen revolutionären Phänomens mit sich gebracht? Warum kann der Bezugspunkt «Französische Revolution» der politischen Massenpraxis der Nazis gegenüber nicht mehr der einzige sein, und warum besteht er doch weiter, um die NS- Pseudo-Revolution zu veranschaulichen? Warum konnte im Bereich des Imaginären, wenn nicht in dem des vernunftmäßigen Argumentierens, im Erbgut der französischen Revolution keine Alternative zum deutschen Faschismus gefunden werden?

Es wird hier kein Anspruch auf akademische «Wissenschaftlichkeit» erhoben: daher die wenigen Zitate und der Verzicht auf Fußnoten, es ging uns um die Nachzeichnung des Wandels einer Figur in seiner Begrenztheit, deren wesentliche Ursache die fundamentale Abneigung Thomas Manns gegen die «Massen» und die Erkenntnis der Revolution als Beginn des «Massenzeitalters», als historischer Prototyp jeder autonomen politischen Bewegung der «Menge».

AUTEUR

ANDRÉ GISSELBRECHT

Université de Paris VIII